

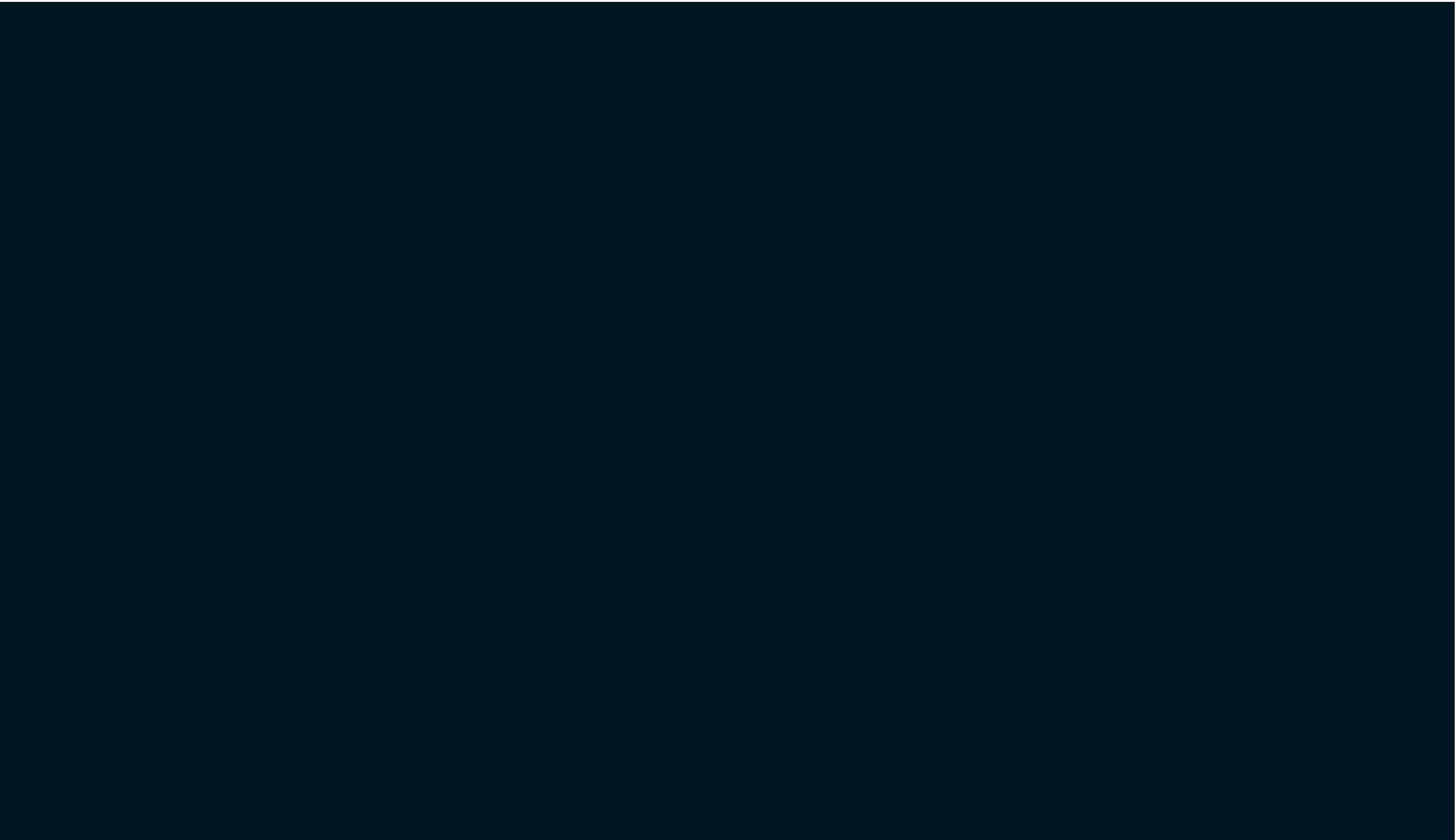
REZO FILMS

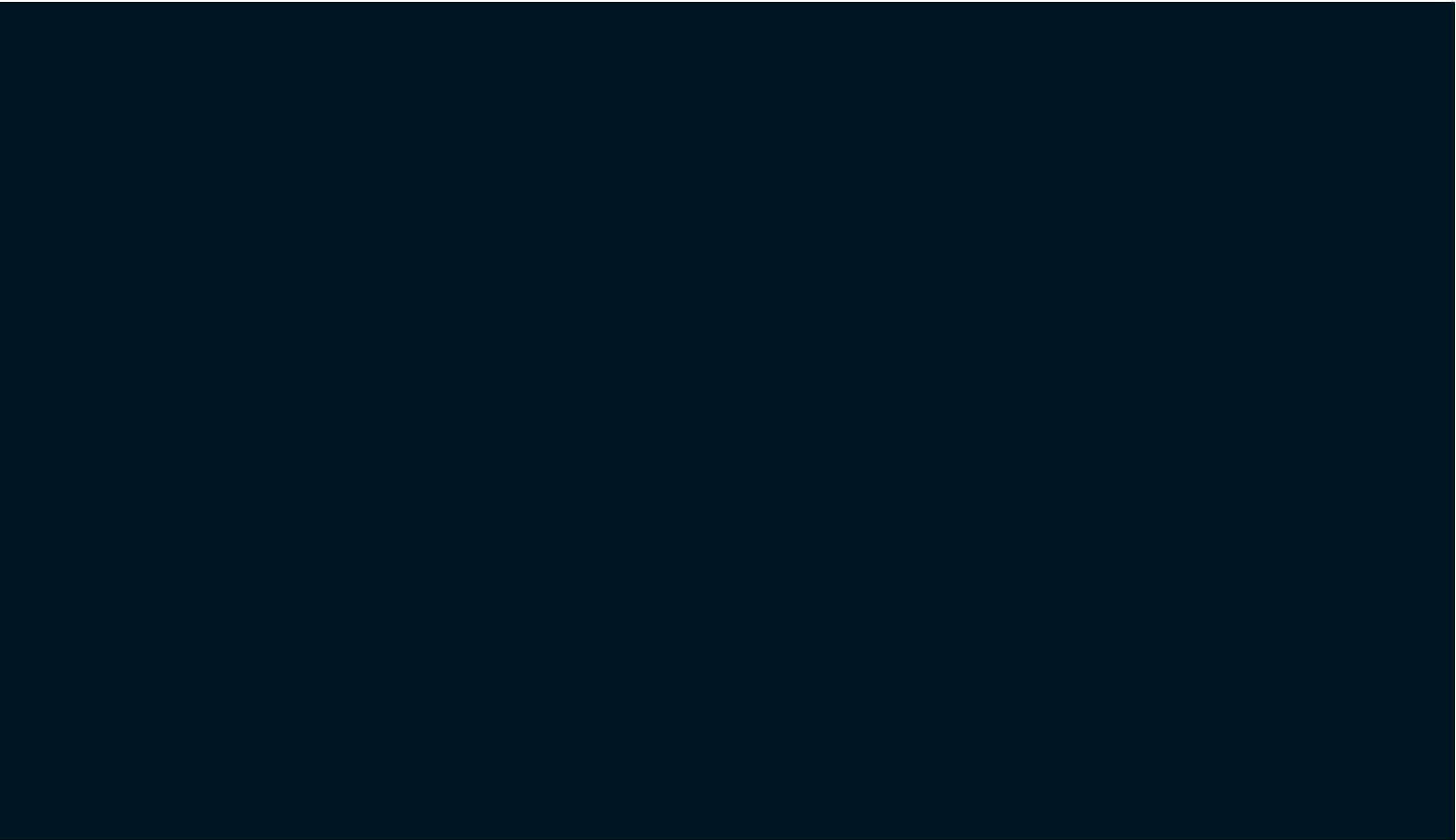
ANTHONY HOPKINS
EST **BURT**
MUNRO



Un homme, une légende...







REZO FILMS PRESENTE

BURT MUNRO

(THE WORLD'S FASTEST INDIAN)

AVEC ANTHONY HOPKINS

UN FILM ECRIT ET REALISE PAR ROGER DONALDSON

DUREE DU FILM : 2H00 - VISA : EN COURS - SCOPE - DOLBY SRD

SORTIE LE 22 MARS 2006

Les photos du film et le dossier de presse sont téléchargeables sur www.rezofilms.com

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29 RUE DU FAUBOURG POISSONNIERE 75009 PARIS

TEL. : 01 42 46 96 10 - FAX : 01 42 46 96 11

PRESSE

LAURETTE MONCONDUIT / JEAN-MARC FEYTOUT

17/19, RUE DE LA PLAINE 75020 PARIS

TEL. : 01 40 24 08 25 - FAX : 01 43 48 01 89

Synopsis





Nouvelle-Zélande, fin des années 60.

Depuis toujours, Burt Munro a une passion : la moto. A 65 ans passés, il n'a jamais quitté son village natal et n'a qu'une idée en tête : participer à la prestigieuse course de motos de Bonneville dans l'Utah ! Parce que Burt croit qu'il faut aller au bout de ses rêves de gosse, il réussit à financer son voyage, et prend la route pour les Etats-Unis avec sa vieille moto « Indian » bricolée par ses soins. Une route qui lui réserve bien des surprises...

Entretien avec Roger Donaldson



Roger Donaldson et Anthony Hopkins sur le lac salé de Bonneville, Utah.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans l'histoire de Burt Munro ?

Il y a une chose qu'on peut dire de la Nouvelle-Zélande, c'est que lorsqu'on est déterminé à entreprendre un projet, c'est un pays qui donne les moyens de le faire. On ne se sent pas freiné par le poids de la bureaucratie ou par des idées toutes faites sur ce qu'est censé être un réalisateur, sur le type de formation qu'il est censé avoir reçu ou sur ses moyens de mener à bien son projet. La Nouvelle-Zélande s'est toujours montrée favorable à l'esprit d'entreprise, et Burt Munro partageait réellement cet esprit-là.

Il s'était vraiment décidé à faire de sa vieille Indian de 1920 la moto la plus rapide du monde, et il a entrepris de le faire d'une façon propre aux Néo-Zélandais et à personne d'autre. Nous appelons cela le sens de l'innovation : on se contente de ce qu'on a à portée de main et on en tire le meilleur, mais on ne passe pas son temps à embêter le monde et à gémir à propos de ce qu'on n'a pas.

J'ai fait la connaissance de Burt Munro parce que mon associé dans mon entreprise de photo, Mike Smith, et moi-même étions fous de moto. On avait entendu parler de ce bon vieux Burt Munro, qui habitait à Invercargill, et qui avait une moto censée détenir le record du monde de vitesse. On a pris contact avec lui et il nous a invités à Invercargill.

Je me souviens encore de ce moment où nous nous sommes engagés sur Bainfield Road où vivait Burt. Il était environ dix heures du soir quand nous sommes arrivés chez lui, et Burt était si content de nous voir qu'il a voulu nous montrer sa moto sans attendre une minute de plus ! Il amène sa moto dans son jardin et met les gaz : on entend alors des hurlements et un boucan incroyable, on ne s'entend même plus parler – et encore moins penser ! –, les lumières s'allument chez les voisins, et les gens se mettent à crier, "Burt, vieux salopard, t'attends quoi pour couper le moteur ?" Ça, c'était Burt Munro.

Dès notre première rencontre, j'ai eu envie de faire un film sur Burt. On l'a convaincu : il ne voulait pas retourner aux Etats-Unis – nous étions en 1971 – mais on lui a promis de lui payer le voyage. Mike et moi avons accompagné Burt aux Etats-Unis. Je me souviens qu'on avait loué une Mustang, Burt s'était acheté une vieille Chevrolet, et la Chevrolet roulait presque aussi vite que la vieille Mustang. On a essayé de filmer son périple de Los Angeles à Bonneville en travelling : on le doublait à plus de 150 km/h, on s'arrangeait pour fixer la caméra à la voiture et Burt nous dépassait alors en trombe.

Nous avons accompagné Burt à Bonneville où nous l'avons filmé : ces images sont ensuite devenues le documentaire diffusé à la télévision néo-zélandaise en 1973, OFFERINGS TO THE GOD OF SPEED (Offrandes au dieu de la vitesse), qui faisait allusion à ce qu'il avait écrit à la craie sur les murs de la veille bicoque où il habitait.

Quelle est la genèse du film ?

L'origine de ce projet est des plus modeste : le documentaire sur Burt a été tourné sans moyen, et je n'en étais qu'à mes débuts de réalisateur. J'ai beaucoup appris depuis, et je me suis toujours dit que je n'avais pas été à la hauteur de mon sujet – et je crois que c'est pour cela que l'idée de faire un long métrage sur Burt m'obsédait.

Tout a commencé en 1979, avant même que je ne tourne mon second long métrage, SMASH PALACE, en 1981. Je crois bien qu'on a plusieurs fois failli réunir le budget de financement de ce film. Après avoir tourné mon dernier long métrage aux Etats-Unis, je me suis dit que cela faisait tellement longtemps que je parlais de faire ce film que si je ne le faisais pas maintenant, je ferais mieux d'admettre que je ne le tournerais jamais... J'ai passé ces deux dernières années à réécrire le scénario et à tenter de trouver les fonds. Gary Hannam est impliqué dans le projet depuis le tout début. J'ai ensuite sillonné la planète pour dénicher des fonds, et ce qui nous a vraiment aidés et a permis au projet de décoller, c'est ma rencontre avec une investisseuse japonaise que j'avais rencontrée lorsque je tournais des spots publicitaires pour le cinéma au Japon. Au fil des années, ma femme, Marliese, est restée en contact avec elle, jusqu'au jour où Megumi m'a demandé si j'avais un projet susceptible de l'intéresser. Je lui ai répondu que j'avais justement le scénario de BURT MUNRO à sa disposition.

Megumi a emmené le scénario au Japon, et on m'a alors dit, "Nous allons investir dans ce projet." Ils l'ont adoré. Ils ont vraiment été enthousiastes ! Dès que j'ai eu leur feu vert, cela m'a servi de point de départ pour trouver le reste du financement. Mais cela s'est avéré un vrai parcours du combattant pour y arriver...

Il m'a ensuite fallu convaincre Anthony Hopkins de tourner le film. Une fois obtenu l'accord d'un acteur de grand renom, je savais que je tenais mon film – si toutefois je réussissais à réunir tous les fonds. Par la suite, je me suis rendu compte d'un autre problème : les marais salants de Bonneville ne sont disponibles et ne se prêtent aux besoins du tournage qu'à une période bien précise de l'année. Du coup, soit je le tournais en 2004, soit il me faudrait attendre encore une bonne année. La probabilité qu'on puisse le tourner dans l'année était très faible, car Tony a beaucoup de propositions. Gary et moi avons compris que nous allions devoir payer nous-mêmes les factures.

On a vraiment eu la certitude que le film se ferait trois semaines avant le début du tournage, sachant qu'on avait déjà fait fabriquer les motos et qu'on avait mobilisé une équipe en Utah, et que Gary et moi financions nous-mêmes toutes ces opérations. C'est une situation – comme chacun sait – qui n'est pas franchement des plus confortables pour un cinéaste... Mais d'une certaine façon, je crois que Gary et moi étions vraiment certains qu'on allait faire ce film. Et je pense que le fait que nous étions prêts à financer le film nous-mêmes – et ce, dans une très large mesure – pour faire aboutir le projet a encouragé d'autres personnes à s'y investir également, d'autant qu'ils ont pu constater à quel point nous étions passionnés par ce film. Je suis fasciné par l'histoire de Burt depuis de longues, longues années. On pourrait même me dire que mon obsession pour ce film rejoint l'obsession de Burt pour sa moto.

Qui était Burt Munro ?

C'était un sacré personnage, et je pense que si nous avons réussi à traduire en images la farouche détermination qui l'animait, le film sera formidable. C'était un type foncièrement heureux, même si certains événements de sa vie l'ont – j'en suis certain – beaucoup marqué, comme la mort de son frère jumeau lorsqu'il avait 14 ans. Je suis sûr que cela l'a affecté. Il ne l'a jamais reconnu, mais, comme son petit-fils nous l'a confié, Burt était du genre à vouloir mourir les bottes aux pieds...

Ce type adorait la moto et possédait un vrai don pour en faire et surtout pour en faire à grande vitesse. Sa philosophie de la vie était tout aussi intéressante – une philosophie qui évoque la vieillesse de l'être humain, de ses rêves et de ses ambitions... c'est de cela, à mon sens, que parle le film : d'une certaine façon, il s'agit moins de la moto de Burt, ou de motos en général, que d'une certaine philosophie de la vie. Nous avons tenté d'en tirer une histoire divertissante, drôle et – je l'espère – émouvante.



Roger Donaldson

Scénariste / Réalisateur / Producteur

En 1971, Roger Donaldson et son collaborateur Mike Smith tournent OFFERINGS TO THE GOD OF SPEED, documentaire autour de la vie de Burt Munro. Ce documentaire lui a servi d'inspiration pour son scénario de BURT MUNRO.

En 1977, Donaldson tourne son premier long métrage, SLEEPING DOGS, avec Sam Neill qui faisait ses débuts d'acteur.

En 1982, après avoir tourné SMASH PALACE, il s'installe aux Etats-Unis où il est engagé pour mettre en scène LE BOUNTY. On retrouve dans cette saga qui retrace la célèbre mutinerie à bord du Bounty des comédiens tels que Mel Gibson, Liam Neeson, Daniel Day Lewis, et Laurence Olivier.

Parmi ses films, citons notamment :

SLEEPING DOGS avec Sam Neill

SMASH PALACE avec Bruno Lawrence

LE BOUNTY (THE BOUNTY) avec Anthony Hopkins & Mel Gibson

SENS UNIQUE (NO WAY OUT) avec Gene Hackman & Kevin Costner

COCKTAIL avec Tom Cruise

SABLES MORTELS (WHITE SANDS) avec Willem Dafoe & Samuel L. Jackson

GUET-APENS (THE GETAWAY) avec Alec Baldwin & Kim Basinger

LA MUTANTE (SPECIES) avec Natasha Henstridge & Ben Kingsley

CADILLAC MAN avec Robin Williams & Tim Robbins

LE PIC DE DANTE (DANTE'S PEAK) avec Pierce Brosnan

TREIZE JOURS (THIRTEEN DAYS) avec Kevin Costner

LA RECRUE (THE RECRUIT) avec Al Pacino & Colin Farrell



Entretien avec Anthony Hopkins

Comment êtes-vous arrivé sur le film ?

J'ai travaillé avec Roger Donaldson il y a une vingtaine d'années sur LE BOUNTY, en 1983, qu'on a tourné à Tahiti et en Nouvelle-Zélande. Les années ont passé, je n'ai pas revu Roger pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il soit question qu'on tourne un film intitulé PAPA, autour d'Ernest Hemingway, mais ça n'a pas marché. Roger était assez déçu, tout comme moi – mais ainsi va la vie au cinéma...

Et puis, il m'a téléphoné – étrange coïncidence – il y a quelques mois. Je m'étais justement dit que je l'appellerais pour savoir comment il allait après la déception liée au film sur Hemingway, et il me dit, "Tony, tu as eu mon message ?" Je réponds "non." Il me dit, "je viens de te laisser un message". "Quoi ?" Il me dit, "j'ai un scénario à te faire lire... tu ne m'appelles pas suite à mon message ?" Je lui réponds, "Non. Je n'ai même pas écouté mes messages ce matin." Il me dit, "eh bien, je ne sais pas si c'est un bon signe ou si c'est le fruit du hasard. Mais j'ai un scénario intitulé BURT MUNRO. C'est une très belle histoire, et je me demandais si cela t'intéresserait de jouer un pilote de course, un fou de vitesse."

J'ai reçu le scénario l'après-midi même et je l'ai trouvé formidable. C'est un scénario unique dans son genre – je ne pourrais pas dire en quoi, mais il est tout simplement très bien écrit, merveilleusement bien écrit même, et extrêmement original. On est loin du côté fracassant des grosses productions hollywoodiennes. C'est un scénario beaucoup plus subtil, et cela représente un grand changement pour moi, car le personnage est un vrai héros. Tout au long de ma carrière, j'ai campé bon nombre de psychopathes ou de personnages sévères, et j'en ai vraiment assez, je ne veux plus interpréter ce genre de personnages. Ma vie n'a rien à voir avec eux, je suis quelqu'un de fondamentalement heureux, et la philosophie de la vie et le tempérament de Burt Munro me correspondent tout à fait.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage du BOUNTY ? Quel genre de metteur en scène est Roger ?

A une époque, Roger et moi avons eu des relations assez tendues. Son rapport aux autres était vraiment particulier. Il est originaire de Nouvelle-Zélande et il en a gardé des traces. Il n'était pas le même alors, j'étais moi-même plus jeune, assez arrogant... Je n'étais pas du tout indulgent avec les autres, et encore moins avec les réalisateurs, et s'ils étaient du genre à tourner beaucoup de prises, je protestais... et Roger faisait beaucoup de prises, car c'est un perfectionniste.

Aujourd'hui, 20 ans ont passé, et non seulement je suis devenu tolérant, mais surtout je respecte le travail de Roger, et le travail des metteurs en scène en général. Roger ne fait pas les choses par hasard. Je sais à quel point il est soucieux de faire un bon film, et peu importe s'il tourne 50 prises. J'espère qu'il n'aura pas à tourner 50 prises, parce que cela prend beaucoup de temps, mais je respecte sa décision en tant que réalisateur, et je l'aime bien en tant que personne. C'est un type formidable. Voyez-vous, pendant les premiers jours, je me suis demandé s'il avait peur que je pète les plombs d'un moment à l'autre... Mais c'est du passé maintenant. J'étais caractériel et du genre impatient. Aujourd'hui, je me dis, "après tout, ce n'est qu'un film..." Je ne dis pas cela de manière cynique. Mais, en fin de compte, rien ne vaut la peine qu'on se mette dans tous ses états, et aujourd'hui je m'adapte à toutes les situations.

D'autre part, Roger est un grand réalisateur, l'un des meilleurs avec qui j'ai travaillé. J'ai tourné avec Spielberg et Oliver Stone, et, pour moi, il est du même niveau qu'eux. Dans des films comme SENS UNIQUE et TREIZE JOURS, il se révèle un metteur en scène extraordinaire.

Que pensez-vous de Burt Munro?

Eh bien, je ne suis pas moi-même un malade de la vitesse, contrairement à Burt Munro, comme on peut le voir dans le documentaire que lui a consacré Roger. C'était vraiment un fou de vitesse. Je ne sais pas s'il était obnubilé par la vitesse, mais il adorait le frisson que procure la vitesse, et il disait qu'on vivait davantage de choses en cinq minutes sur une moto lâchée à grande vitesse que pendant toute une vie. C'était un vrai défi. J'imagine qu'il y a des gens qui aiment frôler la mort – je veux dire que c'est un défi énorme, un défi courageux, que de risquer sa vie comme ça... Donald Campbell était comme cela : il voulait battre le record du monde de vitesse sur l'eau. Il s'est d'ailleurs tué en battant le record du monde, et il disait qu'il avait peur chaque fois qu'il montait à bord de sa Bluebird.

Mais c'est ce qui le faisait vibrer, et il faut faire preuve d'un courage extrême pour surmonter ses peurs, et je crois bien que Burt était de



cette trempe d'hommes. C'est en cela que consistait sa philosophie de la vie : pour lui, il s'agissait de vivre sa vie pleinement parce que, disait-il, "quand on est mort, c'est pour un bout de temps" ou bien encore, "quand on est mort, c'est sans retour." Pour autant, je ne suis pas à la recherche de sensations fortes, je conduis prudemment, et je n'aime pas beaucoup la vitesse. J'aimais bien ça quand j'étais plus jeune, mais aujourd'hui, je tiens à ma vie.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

Eh bien, je suis entré progressivement dans la peau du personnage, en adoptant peu à peu l'accent néo-zélandais... C'est sur ce genre de choses que Roger Donaldson est vraiment souple. "Ecoute, ça n'a pas d'importance. En Nouvelle-Zélande, on va sans doute critiquer ton accent," m'a-t-il dit, "mais dans le reste du monde, personne ne remarquera quoi que ce soit. De toutes façons, ça n'a pas d'importance, joue-le à ta manière, approprie-toi le personnage, tu es Burt Munro." Mais il a surveillé ma diction. Il me disait, "Détache un peu moins les voyelles, et fais attention à bien rouler les 'r'." Quand j'entends Burt Munro, j'ai presque l'impression qu'il est originaire de Cornouailles, ou d'Irlande – du Devonshire ou de Cornouailles. J'aime beaucoup la manière dont il roule les "r", qui me fait penser à un habitant de Cornouailles.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

C'est un scénario formidable. Roger l'a écrit et j'y ai ajouté ma touche personnelle ici ou là, car les dialogues ne sont pas coulés dans le bronze. Mais le scénario est tellement fort qu'on n'a pas eu besoin d'en changer la construction, et que je n'ai pas eu envie de modifier les dialogues. Mais je me suis parfois approprié une réplique, parce que j'avais du mal à prononcer certaines consonnes à la manière néo-zélandaise, et je demandais alors si je pouvais introduire un changement... Par exemple, j'avais du mal à prononcer "No harm in asking" ("Il n'y a aucun mal à demander") et, du coup, j'ai dit "Well I thought I would ask" ("Je me suis dit que je pouvais demander"). Je ne sais plus très bien, peut-être que je l'ai tourné différemment et que j'ai dit "I thought I'd ask" ("Je me suis dit que j'allais demander"), ce qui m'a semblé plus facile. Je faisais de légers changements comme ça, pour rendre les choses plus fluides.

Comment s'est passée votre collaboration avec Roger Donaldson ?

Lorsqu'on travaille avec un réalisateur d'une telle sérénité, c'est vraiment satisfaisant. Quand on se retrouve avec quelqu'un qui passe son

temps à hurler – ce que ne manquent pas de faire parfois les acteurs, et je reconnais l'avoir fait moi-même autrefois –, cela ne rend service à personne. Si on est énervé, il vaut mieux mettre son énervement de côté, plutôt que de l'exprimer ouvertement... Certains réalisateurs passent leur temps à s'énervier et à hurler après tout le monde, et c'est impossible de travailler dans ces conditions.

Avec cette équipe – la meilleure avec laquelle j'ai travaillé depuis longtemps –, il n'y avait pas de raison de s'énervier. Il suffisait de faire son boulot, d'apprendre son texte – et pendant ce temps-là, les techniciens réglait les éclairages et la prise de son, les accessoiristes et les costumiers s'affairaient dans leur coin, chacun faisait son boulot, et tout se passait bien... Voilà tout : il s'agit de faire son boulot, et il m'a fallu quelques années pour apprendre à respecter les gens pour le travail qu'ils font. Peut-être que l'esprit de Burt flotte autour de nous : c'était, me semble-t-il, un type bien, très drôle, et j'adore son génial sens de l'humour. Il était amoureux des femmes et il disait, "eh bien, pour moi, une fête n'est vraiment réussie que lorsqu'il y a deux ou trois jolies femmes sur place." Vous savez, j'adore ce gars-là, c'était – ou plutôt c'est un personnage formidable, et sans doute aussi un type d'une grande générosité.



Anthony Hopkins

Burt Munro

Anthony Hopkins a décroché l'Oscar pour *LE SILENCE DES AGNEAUX* (1991) de Jonathan Demme et a remporté des citations à l'Oscar pour *LES VESTIGES DU JOUR* (1993) de James Ivory et *NIXON* (1995) d'Oliver Stone. Il a également remporté le BAFTA du meilleur acteur pour *LES VESTIGES DU JOUR*. En 1993, il est à l'affiche des *OMBRES DU CŒUR* de Richard Attenborough, avec Debra Winger, qui lui vaut plusieurs prix décernés par des critiques aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. En 1998, il est cité à l'Oscar du meilleur acteur dans un second rôle pour *AMISTAD* de Steven Spielberg.

En 2001, Hopkins interprète la suite du *SILENCE DES AGNEAUX*, *HANNIBAL*, où il donne la réplique à Julianne Moore. Réalisée par Ridley Scott, cette importante production rapporte plus de 100 millions de dollars sur le territoire américain. D'autre part, il prête sa voix au *GRINCH* de Ron Howard en 2000.

En 1998, il est à l'affiche de *RENCONTRE AVEC JOE BLACK* de Martin Brest, d'*INSTINCT* de Jon Turteltaub, et de *TITUS* de Julie Taymor d'après *TITUS ANDRONICUS* de Shakespeare.

En 1992, il joue dans *RETOUR A HOWARD'S END* de James Ivory et dans *DRACULA* de Francis Ford Coppola, avant d'interpréter *LEGENDES D'AUTOMNE* d'Edward Zwick et *AUX BONS SOINS DU DR KELLOGG* d'Alan Parker. Il passe à la réalisation en 1995 avec *AUGUST*, d'après *ONCLE VANYA* de Tchekhov, pour lequel il compose la musique et incarne Vanya. Il tient le rôle-titre de *SURVIVING PICASSO* de James Ivory, partage l'affiche avec Alec Baldwin dans *A COUTEAUX TIRES*, film d'aventures de Lee Tamahori sur un scénario de David Mamet. *LE MASQUE DE ZORRO* de Martin Campbell, avec Antonio Banderas et Catherine Zeta-Jones sort en salles en 1998, et *AMISTAD* de Steven Spielberg est distribué en 1997.

On l'a également vu dans *84 CHARING CROSS ROAD*, *ELEPHANT MAN* de David Lynch et *UN PONT TROP LOIN* de Richard Attenborough. Il collabore pour la première fois avec Dino De Laurentis sur *LE BOUNTY* et *LA MAISON DES OTAGES* de Michael Cimino. Pour la télévision américaine, il reçoit deux Emmy pour *THE LINDBERGH KIDNAPPING CASE* (1976), où il campe Bruno Hauptmann et *THE BUNKER* (1981) où il incarne le personnage d'Adolph Hitler.

Né le 31 décembre 1937 à Margum, près de Port Talbot au pays de Galles, Anthony Hopkins est le fils unique de Muriel et Richard Hopkins, banquier de profession. Il fait ses études au Cowbridge Grammar School, avant de rejoindre une troupe de théâtre amateur à l'âge de 17 ans : il sait alors qu'il a trouvé sa vocation. Grâce à ses aptitudes au piano et à ses motivations, il décroche une bourse d'études pour intégrer le Welsh College of Music & Drama de Cardiff où il séjourne de 1955 à 1957. A partir de 1958, il effectue ses deux ans de service militaire obligatoire qu'il passe à l'Artillerie Royale de Bulford.

En 1960, il est convié à passer une audition pour Sir Laurence Olivier, alors directeur du National Theater du Old Vic. Deux ans plus tard, Hopkins sert de doublure à Olivier dans LA DANSE DE LA MORT de Strindberg. Il fait ses débuts pour le grand écran en 1967, où il incarne Richard Cœur de Lion dans UN LION EN HIVER d'Anthony Harvey, avec Peter O'Toole et Katharine Hepburn. Le film lui vaut une citation au BAFTA et décroche l'Oscar du meilleur film.

Après avoir campé le capitaine Bligh dans LE BOUNTY (1984), il rentre en Grande-Bretagne et se produit au National Theatre dans PRAVADA de David Hare qui lui vaut le prix du meilleur acteur de la British Theatre Association et l'Observer Award aux Laurence Olivier Awards de 1985. C'est à cette époque qu'il interprète également ANTOINE ET CLEOPATRE et LE ROI LEAR, toujours au National Theatre.

On l'a également vu dans CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE de Scott Hicks, d'après Stephen King, BAD COMPANY de Joel Schumacher, avec Chris Rock, DRAGON ROUGE, prélude au SILENCE DES AGNEAUX signé Brett Ratner, avec Ed Norton, Ralph Fiennes et Emily Watkins, et LA COULEUR DU MENSONGE de Robert Benton, d'après LA TACHE de Philip Roth, avec Nicole Kidman.

On le retrouvera prochainement dans PROOF de John Madden, avec Gwyneth Paltrow, et dans ALL THE KING'S MEN de Steven Zaillian, avec Sean Penn, Jude Law et Kate Winslet.

Hopkins a adopté la nationalité américaine en 2000.



Gary Hannam

Producteur

Figure-clé de l'industrie cinématographique néo-zélandaise, Gary Hannam a tout d'abord été producteur exécutif de SMASH PALACE (1981) de Roger Donaldson. La même année, il finance l'écriture du scénario de BURT MUNRO. Comme il le note, "Roger m'a rappelé qu'il m'a souvent proposé de me racheter le scénario. J'ai systématiquement refusé son offre en lui disant que ce scénario était beaucoup trop précieux pour être vendu."

Hannam a coproduit deux films du réalisateur néo-zélandais Vincent Ward : VIGIL (1984) et NAVIGATOR : A MEDIEVAL ODYSSEY (1987), tous deux sélectionnés en compétition au festival de Cannes.

Pour marquer ses 21 ans de carrière au sein de la Film Investment Corporation, Hannam a créé en 2002 la Film Investment Corporation Foundation, fondation à but non lucratif visant à aider de jeunes Néo-Zélandais à acquérir une expérience cinématographique dans le monde entier.

Etabli en Europe en 2002, il a co-fondé, avec le financier australien Justin Pearce, EuroAsset basé en Suisse, avant de créer un fonds de soutien au cinéma

doté de 300 millions d'Euros, en partenariat avec Commerzbank.

En 2004, il crée Tanlay AG pour financer, produire et vendre de nouveaux projets dont BURT MUNRO.

J. Peter Robinson

Compositeur

Après une formation classique à l'Académie Royale de Musique de Londres, Robinson compose une partition à l'atmosphère étrange pour le thriller horrifique de John Schlesinger LES ENVOUTES (1987). Peu après, il écrit la musique du thriller d'action VENGEANCE AVEUGLE (1989) de Philip Noyce qui retient l'attention de Roger Donaldson. Il compose alors les musiques de COCKTAIL et de CADILLAC MAN pour ce dernier, puis collabore à WAYNE'S WORLD et ENCINO MAN. Il a également composé la partition de 15 MINUTES de John Herzfeld, avec Robert De Niro et Ed Burns.

Il mène également une carrière de producteur, arrangeur, chanteur et compositeur et a notamment collaboré avec Phil Collins, Eric Clapton, Melissa Etheridge et Al Jarreau.

Masaharu Inaba

Producteur exécutif (OLC/Rights Entertainment)

OLC/Rights Entertainment (Japon) est la filiale, totalement franchisée, d'Oriental Land qui gère Disneyland Tokyo pour le groupe Disney et pèse plus de 3 milliards de dollars de chiffre d'affaires. BURT MUNRO est le premier projet cinématographique de l'entreprise.

Ancien banquier, Masaharu Inaba a coproduit plusieurs films indépendants, dont RETOUR A HOWARD'S END avec Anthony Hopkins.

Charles Hannah

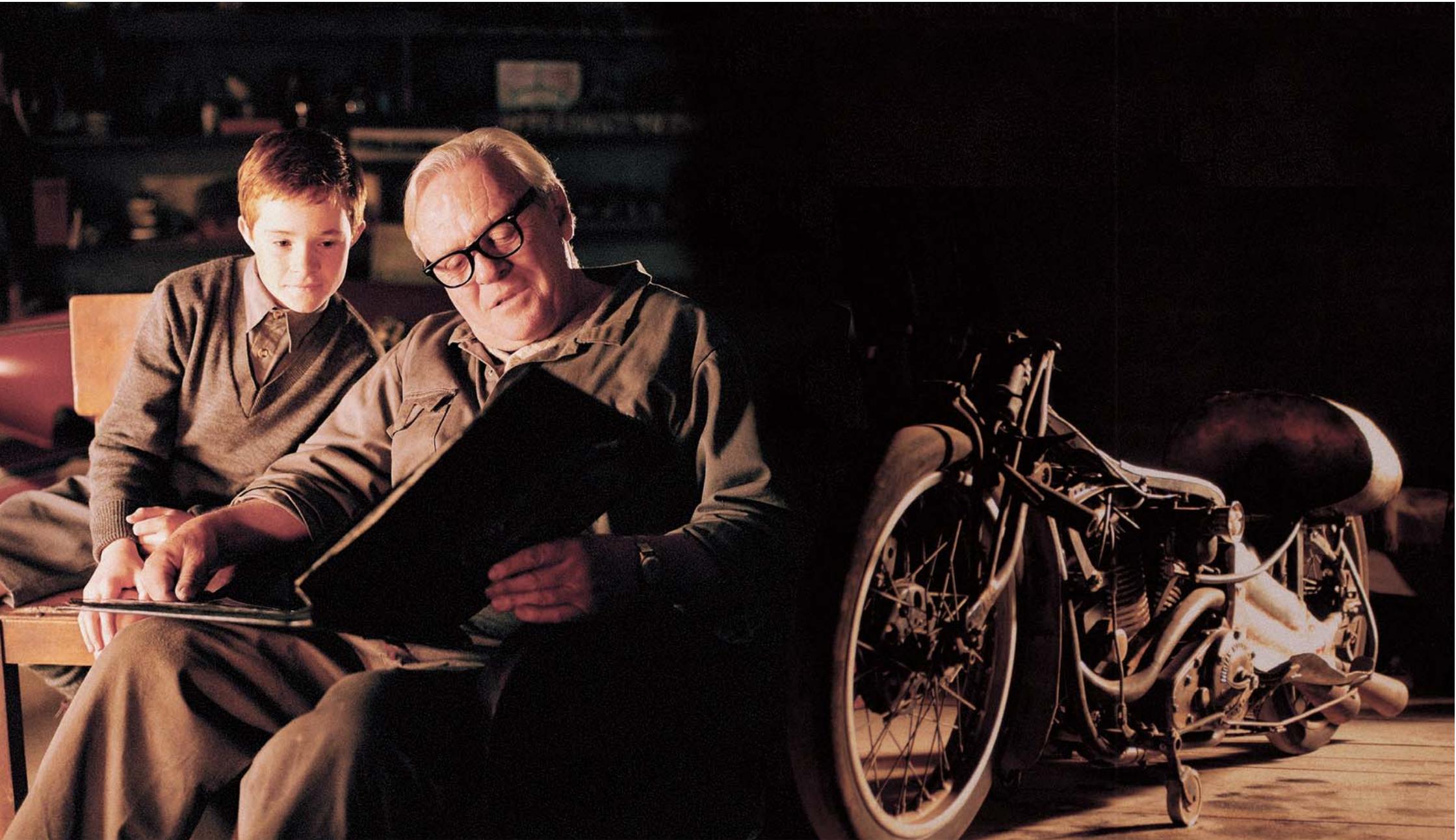
Megumi Fukasawa

Satoru Iseki

Barrie M. Osborne

Producteurs exécutifs (3 Dogs & A Pony)

Charles Hannah, Satoru Iseki et Megumi Fukasawa, de la société 3 Dogs & A Pony, entretiennent une collaboration de longue date avec Inaba. Ils ont ainsi uni leurs efforts pour assurer le financement du film. Barrie M. Osborne (LE SEIGNEUR DES ANNEAUX, MATRIX) vient de rejoindre 3 Dogs & A Pony et a réalisé une vente décisive pour le film.



Liste artistique

Burt Munro	ANTHONY HOPKINS
Ada	DIANE LADD
Fernando	PAUL RODRIGUEZ
Tom	AARON MURPHY
Fran	ANNIE WHITTLE
Bob Higby	CHRIS BRUNO
Cabbie	CARLOS LA CAMARA
Wendy	JESSICA CAUFFIEL
Rusty	PATRICK FLUEGER
Marty Dickerson	WALTON GOGGINS
Jerry	BRUCE GREENWOOD
Otto Donner	JOE HOWARD
Jim Moffet	CHRIS LAWFORD
Mike	GAVIN GRAZER
Rolly Free	WILLIAM LUCKING
Earl	ERIC PIERPOINT
Ali	LAUREL MOGLEN
Tina	CHRIS WILLIAMS

Liste technique

Réalisation	ROGER DONALDSON
Scénario	ROGER DONALDSON
Producteurs	ROGER DONALDSON GARY HANNAM
Producteurs exécutifs	MASAHARU INABA CHARLES HANNAH MEGUMI FUKASAWA SATORU ISEKI BARRIE M. OSBORNE
Directeur de la photographie	DAVID GRIBBLE ACS
Montage	JOHN GILBERT ACE
Musique	J. PETER ROBINSON
Superviseur effets visuels	KENT HOUSTON
Chef décorateur (Etats-Unis)	J. DENNIS WASHINGTON
Chef décorateur (Nouvelle-Zélande)	ROB GILLIES
Casting (Etats-Unis)	DIANNE CRITTENDEN
Casting (Nouvelle-Zélande)	DIANA ROWAN
Chef costumière (Etats-Unis)	NANCY CAVALLARO
Chef costumière (Nouvelle-Zélande)	JANE HOLLAND
Coproducteur	JOHN J. KELLY
Directeurs de production	DON SCHAIN MURRAY FRANCIS